

*Jean Allouch*

# L'Autre sexe



Epel



L'AUTRESEXE

Illustration de couverture : Robin Goldring, 2015.  
Photographie de Jean-Claude Arnoux

Ce tableau est l'une des pièces d'une série de « cartons ». Une phrase de Lacan (12 mars 1969) pourrait bien lui offrir son titre : « Alors bien sûr, c'est bien le moment de vous rappeler que ce que je vous ai dit, il n'y a pas de rapport sexuel, s'il y a un point où ça s'affirme, et tranquillement, dans l'analyse, c'est que la femme, on ne sait pas ce que c'est, *inconnue dans la boîte* ! Sinon, Dieu merci, par des représentations. »

---

© EPEL, 2015

110, boulevard Raspail, 75006 Paris  
epcl.paris@wanadoo.fr  
www.epcl-edition.com

Diffusion ToThèmes  
3, allée des Genêts,  
91220 Le Plessis-Pâté  
01 60 84 78 01 – 06 15 61 70 24  
thierrydpdp@aol.com

Distribution SODIS  
Paris, France

ISBN : 978-2-35427-172-5

ISSN : 1299-6114

Jean Allouch

L'AUTRESEXE

EPEL



*[...] ce qui s'appelle la liberté,  
en tant qu'elle est précisément identique  
à cette non-existence du rapport sexuel.*

Jacques LACAN, 17 février 1971.

*On dit que lorsque le renard a une patte dans un piège,  
il la ronge et repart sur les trois autres.  
Nous allons suivre son exemple et, je l'espère,  
en sortir libres, quoique boiteux.*

Sigmund FREUD, lettre à Minna Bernays du 20 mai 1938.





# Introduction

« Il n'y a pas de rapport sexuel » : après avoir surpris, parfois choqué, la formule passe désormais de main en main, telle une monnaie usée dont la valeur va de soi. Sa signification n'est-elle pas évidente, sans ambiguïté, immédiatement accessible, au point de n'exiger plus aucun questionnement ? Pour autant, sa part d'énigme n'a pas été effacée, simplement oblitérée. Et son enjeu, lui, on osera le dire d'entrée, n'a pas été aperçu. On se propose de revisiter l'atelier d'où elle est issue afin de l'établir dans son lieu (elle n'en a qu'un), dans son statut (qu'elle partage avec deux autres), dans son registre (de part en part analytique, sans plus).

Son registre ? Il fut, par Lacan, soigneusement distingué de ce que *par ailleurs* il a reconfiguré pour l'avoir reçu de Freud et d'autres analystes : pulsion, fantasme, objet, phallus, désir (*Wunsch*) – à quoi l'on ajoutera, pour faire bonne mesure, sa propre invention, l'objet dit petit *a*, conjoint au plus-de-jouir. Rien de cette sorte n'est *directement* impliqué dans l'« il n'y a pas de rapport sexuel ». Cette mise au jour d'une nouvelle façon de questionner l'érotique n'était guère attendue. On la dira encore autrement. L'énoncé « il n'y a pas de rapport sexuel » emporte avec lui un autre abord de la sexualité que celui qu'évoquent les termes ci-dessus listés, une autre définition de la sexualité, juste à *côté* de celle reçue et permettant de la revisiter à nouveaux frais. Ici un rapport sexuel, là une loi sexuelle, faisant la paire avec le désir ; un « Autre sexe » se différencie d'un « Autre de désir » (et son objet *a*). Seule une telle distinction aura rendu possible la remarque selon laquelle « il y a un rapport avec le sexe en ceci que le sexe est partout là où il ne devrait pas être ». Ou cette autre : « Tout ce qui est de l'ordre du sexuel est déplacé. » Qu'il soit également question

d'un « rapport parasexué<sup>1</sup> » ne rend pas moins manifeste qu'il y a sexe et sexe, une sexualité ailleurs que là où le sexe pourrait trouver ses assises analytiques, si ce n'était que là même il n'y a pas de rapport sexuel.

Ainsi est-on conduit au théâtre, non pas dans une machinerie conceptuelle. Les objets n'y sont ni pulsionnels ni d'amour, bien plutôt des sortes de personnages dont le statut devra être à chaque fois précisé : femme, vierge, hystérique, homme, maître, auxquels on joindra, avec Foucault, le maître antique, le garçon et l'épouse. Également à trouver un répondant au désir là où il s'agit de l'Autre sexe et non pas de l'Autre de désir, et ce sera le soulèvement, reçu de Foucault. Si le désir va avec la loi, le soulèvement, lui, relève de la liberté.

On ne s'interrogera pas sur les différentes façons dont Lacan a pu articuler ces deux modalités du sexuel, le parasexe, jusque-là étudié, et maintenant le sexe, envisagé comme rapport. Lesdites « formules de la sexuation » (voir p. 67), par exemple, furent produites *étant donné* l'inexistence du rapport sexuel. Avec leurs deux côtés, homme et femme, elles participent de cette inexistence, mais plutôt au titre d'un donné, non à celui d'une exploration : les étudier, aussi justement qu'on le pourra, ne délivrera jamais la portée du geste accompli par Lacan déclarant : « Il n'y a pas de rapport sexuel. » C'est à cette inexistence *prise en elle-même* que le présent ouvrage est consacré.

Il se présente comme un essai d'« hétérothique ». Ce néologisme condense trois termes qui ne sauraient, tout au moins en psychanalyse, être pris séparément : hétéro(sexualité), érotique, éthique. Tout d'abord, l'érotique ne saurait être envisagée hors altérité – ce qui s'écrit « hétérotique » ; en outre, elle relève d'une éthique – ce que donne à lire l'ajout d'un *h* à « hétérotique ». On verra dans cette condensation semblable à celle que Freud a isolée dans le rêve, dans cet « emboutissement » façon César, non pas un aboutissement, un rebondissement bien plutôt.

Cette confluence était à demi silencieusement présente chez Freud. Lacan, cependant, l'a mise au jour, non sans lui octroyer un certain régime spécifiquement lacanien. Freud n'avait pas poussé ses pions jusqu'à concevoir une éthique de la psychanalyse, et pas non plus explicitement reconnu dans sa découverte ce jeu de l'altérité, dont la portée, chez Lacan, est sans équivalent chez aucun autre psychanalyste.

---

1. Je m'abstiens de référencer ici ces citations, elles le seront plus loin, au moment de leur discussion.

Reconnaître qu'« hétérothique » caractérise au plus près l'exercice analytique ne saurait valoir comme une déclaration d'exclusivité. Le terme balaie large, au point que l'on se demande ce qui pourrait échapper à son domaine. En ayant localisé ce qu'il appela « champ freudien », Lacan a offert à l'analyse le bord sans lequel elle ne peut que disparaître dans on ne sait quelle généralité. Un tel bord n'intervient pas seulement pour discriminer les problèmes qui relèvent de ce champ et ceux qui ne sont pas de son ressort ; il permet aussi de ne pas négliger ce qui, venant d'ailleurs, instruit, déplace, parfois met à mal, en tout cas questionne l'analyse. Lacan, à cela, s'est largement employé, sans jamais pour autant délaissier le champ freudien, son lieu à partir d'une certaine date.

On se propose d'ouvrir deux grands chantiers de l'hétérothique. Chapitre II : « Il n'y a pas de rapport hétérosexuel selon Jacques Lacan ». Chapitre III : « La non relation sexuelle chez les Anciens, selon Michel Foucault ». Pour autant, on ne négligera pas (chapitre premier) que l'érotologie freudienne avait déjà largement défait la norme hétérosexuelle.



Interroger l'« il n'y a pas de rapport sexuel » est aller au-devant d'au moins deux difficultés d'ordre méthodologique. La première tient au statut si singulier de cet énoncé ; la seconde à la manière dont il doit être envisagé et qui, cela est exigible, ne saurait qu'être accordée à sa singularité.

Un premier balayage de l'ensemble (ou presque) des dits de Lacan où il s'emploie à étayer sa formule « il n'y a pas de rapport sexuel » m'a donc conduit à l'écrire autrement et – ce qui reste à éprouver – plus précisément, plus justement au regard de ce dont il s'agit : il n'y a pas de rapport *hétérosexuel*.

S'agissant d'un écrit qui n'en sera jamais un, celui d'un « rapport », autrement dit d'un problème qu'aucun écrit ne tranchera jamais (comme le fit un beau jour, par exemple, l'écriture de  $\pi$ , ou celle du zéro de position), Lacan ne peut qu'emprunter divers chemins de traverse pour en faire valoir l'intérêt. Ces biais sont attendus car, par lui-même, de lui-même, l'énoncé ne tient pas. Plus exactement, son statut épistémique est tel – une écriture comme telle exclue – qu'il *doit ne pas* tenir. Il a donc besoin de béquilles pour rester debout, fût-ce de guingois.

Ces béquilles sont assez nombreuses. Il s'ensuit que l'on se demande si, au lieu de remplir leur fonction de soutien, ou tout en soutenant plus ou moins bien la formule faussement canonique (qu'il est exclu d'élever au rang d'un « principe », moins encore d'en faire un équivalent et un concurrent du principe du tiers exclu aristotélicien, ainsi que l'affirment Alain Badiou et Barbara Cassin en prenant appui sur une citation de Lacan), elles ne s'emmêlent pas les unes avec les autres. Voici donc un premier ordre de questions : quels sont, que sont ces étayages ? Sont-ils compatibles, compossibles ?

Plus scabreux pourra paraître un deuxième registre, celui qui porte sur le « rapport sexuel » pris en lui-même. Cela en deux sens. Tout d'abord, si ce rapport n'est pas écrit, et il ne le sera pas du fait d'une *décision* d'un certain Jacques Lacan (hors champ freudien, on ne s'est pas empêché, ici et là, de l'écrire, voir p. 70 et 74-75), quel est son statut ? Relève-t-il de l'imaginaire ? L'imaginaire est-il susceptible d'offrir un accès à ce réel que serait l'inexistence dudit rapport ?

Une telle possible imaginariation de l'écriture non écrite du rapport sexuel soulève aussitôt deux questions connexes : 1) Quel est le statut des termes que lierait ce rapport ? 2) Quel est celui du terme censé les lier ?

De plus, ce *rapport* sexuel, qui doit bien exister quelque part et d'une certaine façon (faute de quoi l'on n'en parlerait pas), qui, pour le moins, est un propos de Lacan, fait lui-même l'*objet* (ce mot ne convient guère) d'un autre « rapport », celui qui, semble-t-il, le nie – mais sans doute y aura-t-il lieu de préciser quelle négation serait ici opérante, si même négation il y a. Lacan ayant si radicalement délaissé, écarté tout usage d'un métalangage, on peut déjà être sûr de ce que cet apparent *rapport à un rapport* ne relève pas d'un jugement métalangagier sur un énoncé qui serait alors pris au titre d'un langage objet. Il s'ensuit que mentionner un « rapport de rapport » ou un « rapport à un rapport » ne convient pas.

Un troisième registre se présente qui concerne, lui, non plus tant l'énoncé ou, mieux, les énoncés que l'énonciation elle-même du « il n'y a pas de rapport sexuel ». Que Lacan, le 15 avril 1975, ait pu déclarer, sinon déplorer, qu'il était seul à le dire signale qu'il pensait, voire croyait alors ne pas être entendu. D'où, on peut le concevoir, toute une stratégie qu'il a dû déployer afin de tenter de mettre un terme à cette surdité. Où donc était la difficulté ? En quoi consistait-elle ? Et peut-on envisager que l'obstacle ait

été désormais franchi ? Et en quoi consisterait donc un tel franchissement s'il est exact que Lacan parlait, sinon enseignait, sur fond de l'inexistence de l'Autre ?

Ce nom lui-même – grand Autre – vaut indice de la difficulté qui ici se présente<sup>2</sup>. Cela n'a exactement aucun sens de qualifier, comme l'a pourtant fait Lacan un million de fois, de « petit » cet autre qui, dans le miroir, s'offre à la constitution du moi par identification imaginaire, et de « grand » cet Autre symbolique dont la teneur a varié à la mesure même des transformations du concept de signifiant. Un tel usage « fraternel » de l'opposition grand/petit vient marquer le A du sceau de l'imaginaire – qui donc, à nouveau ici, montre le bout de son nez –, tandis que qualifier de « petit » ledit « petit autre » joue carrément à l'encontre de son concept. Support du narcissisme, n'est-il pas appelé à accueillir quelque grandeur ?

L'inexistence de l'Autre n'est pas donnée, n'est pas un donné ; elle relève, pour chacun, d'une quête, voire d'une conquête, dont l'analyse n'a pas l'exclusivité. Ainsi, *un des lieux, sinon le lieu, de cette conquête de l'inexistence de l'Autre pourrait bien être le rapport sexuel en tant qu'il est exclu de l'écrire*. Un seul et même accès offre l'inexistence de l'Autre et celle du rapport sexuel. Pas l'un sans l'autre (que rejoindra, on le verra, l'absence de jouissance de l'Autre, cette jouissance qui, à en croire Lacan, vaudrait comme preuve de l'existence de Dieu), tandis que l'état des choses et des esprits en 1975, selon Lacan (seul à le dire), était bien plutôt ni l'un ni l'autre.

Si donc l'énoncé « il n'y a pas de rapport sexuel » se présente, dans le discours psychanalytique, avec cette étrangeté dont on vient de relever quatre de ses traits (un rapport qui n'en est pas un, frappé d'une négation qui ne le nie pas, dont l'existence se trouve on ne sait trop où, tandis qu'un seul en fait cas), comment l'appréhender ?



Je serai amené à beaucoup citer Lacan, ce qui, en certains lieux, serait considéré comme un défaut, un manque de réflexion personnelle, comme on le dit sans rire. Qu'est-ce donc qui fait que je ne sache pas procéder

---

2. Les traducteurs de Lacan en espagnol ont eu affaire à elle dans le débat qu'ils ont mené afin de déterminer s'il y avait lieu de rendre « petit autre » par *pequeño otro* ou par *otro minúscula*, et « grand Autre » par *gran Otro* ou bien plutôt par *Otro mayúscula*. Marcelo Pasternac s'est beaucoup engagé dans cette bataille, et en faveur de *minúscula/mayúscula* qui, parce qu'il s'agit d'un fait d'écriture, imagine sensiblement moins A.

différemment, notamment paraphraser ? Qu'est-ce donc qui conduit à devoir à ce point coller aux traces qu'il a laissées, orales et écrites ? À devoir *s'appliquer* à ces traces ?

J'ai procédé d'une manière à bien des égards insatisfaisante, enchaînant les citations en sorte qu'elles s'éclaircissent les unes les autres. À condition de tenir cela pour une boutade, on pourrait remarquer qu'en procédant ainsi j'ai fait comme si une citation représentait Lacan pour une autre citation. Mais chacune est un nœud de significations si multiples qu'elle aurait pu être autrement éclairée par une autre citation, et le résultat aurait été différent. J'ai isolé, sélectionné un trait, parfois plusieurs, alors que l'énoncé élu en comportait d'autres encore, qui n'ont pas été explorés par un renvoi à d'autres énoncés.

Soit, par exemple, les citations auxquelles il sera fait appel pour établir comment, au fil du temps, l'objet femme s'est évanoui en tant qu'objet, pour l'homme, du rapport sexuel, laissant ainsi d'abord place à l'objet *a* du fantasme, puis à l'Autre. La première d'entre elles, extraite de « Radiophonie » (ici même, p. 61), commence par : « Le discours de l'hystérique démontre... » Oui ? En quoi ? Comment ? De telles questions ouvrent un boulevard que je n'emprunterai pas – tandis que je ne retiendrai pas non plus ce que pouvait indiquer, dans la même citation, la mention de « la plus célèbre épistolière de l'homosexualité féminine ». Dans la citation suivante (p. 63), élue parce que tout à la fois elle confirme et modifie discrètement la première, il est question de l'homme « s'articulant comme maître ». Même remarque, je négligerai cette indication. Dans la suivante encore (p. 63), il est dit que le fantasme surgit « à la place du réel », ce dont je ne tiendrai pas compte. Inutile de prolonger plus avant cette série d'exemples, trois suffisent. Je ne pourrai citer Lacan sans négliger une part de ce que comportait la phrase élue et partiellement lue. Chaque citation ouvre plusieurs voies, je ne pourrai, souvent, qu'en élire une. Qu'un traducteur trahisse est une banalité. Citer trahirait moins ? Toutefois, multiplier les citations tempère quelque peu ce déplorable effet, chaque citation venant, pour partie, réduire ce que comportent de trahison les précédentes, renouant, parfois, avec ce que cette dernière a laissé en plan.

Ainsi ai-je tracé un chemin, parmi d'autres possibles, et sans rien *a priori* qui assure que ce chemin soit préférable à d'autres, plus vrai, plus juste, mieux approprié. Qu'est-ce, donc, qui m'a conduit à frayer cette voie, aux dépens d'autres possibles ? Rien d'autre que la question posée, celle

qu'imposent, à mon avis, aussi bien le temps présent que l'état actuel des études lacaniennes. Tout en la reformulant, je prétends qu'elle fut également celle de Lacan. Il s'agit bien d'une *prétention* sans guère de garantie ; le montre la quantité de significations que je dois mettre au rebut chaque fois que je cite Lacan. Écrire « il n'y a pas de rapport sexuel » comme je le propose ici : « il n'y a pas de rapport hétérosexuel », cela, Lacan ne l'a jamais fait. Et étayer cette réécriture de mille références prises dans Lacan, vu la partialité de chacune, ne changera rien, ou presque, au fait qu'il ne me sera jamais permis de déclarer qu'en réécrivant ainsi sa formule je me limite à mettre au jour ce que Lacan pensait. Et pourtant... c'est ce que j'affirme ! Comment ? Non pas tant en le disant qu'en m'appliquant à Lacan, en collant à ses traces, quitte à ce que ce soit de cette façon insatisfaisante que je viens d'indiquer. Bien entendu, il revient à mon lecteur d'évaluer la justesse d'une telle prétention ou, à l'opposé, son caractère intempestif – hormis le cas où il la reconnaîtrait tout à la fois juste et intempestive.



D'où vient qu'il en soit ainsi, et qu'il ne puisse en être autrement, tout au moins que je ne sache pas faire autrement ? On pourra commencer de répondre en remarquant que presque tous les textes convoqués sont postérieurs à l'année 1972. Autrement dit, je l'affirme maintenant, la responsabilité en incombe en premier lieu à Lacan. En effet, que s'est-il donc passé, en 1972, chez Lacan ? Cela se lit dans « L'Étourdit », un écrit daté, de façon on ne peut plus significative, du 14 juillet 1972.

« L'Étourdit » se prolonge par un post-scriptum dont le moins que l'on puisse relever est son hermétisme. Le voici ici reproduit en respectant sa mise en page dans *Scilicet*, différente de celle des *Autres écrits*.

*BELŒIL, le 14 juillet 72.*

*Belœil, où l'on peut penser que Charles I<sup>er</sup> quoique pas de ma ligne, m'a fait défaut, mais non, qu'on le sache, Coco, forcément Belœil, d'habiter l'auberge voisine, soit l'ara tricolore que sans avoir à explorer son sexe, j'ai dû classer comme hétéro –, de ce qu'on le dise être parlant.*

Il est arrivé d'autres fois à Lacan de s'essayer au chiffrage, ainsi en écrivant, tout en bas de la dernière page de « L'instance de la lettre dans l'inconscient » : « *T.t.y.m.u.p.t. 14-26 mai 1957* ». Quiconque est un tant soit peu expert dans l'art de déchiffrer jugera simplissime, naïve, enfantine cette manière d'écrire la phrase que Lacan s'adressait ainsi à lui-même tout en la portant à la connaissance de qui saurait la lire : « Tu t'y es mis un peu tard. » Il en va différemment avec le post-scriptum de « L'Étourdit ». Le texte fait sens, un sentiment qu'intensifie son obscurité. Aussi peut-on ne pas soupçonner l'instance du chiffre, à l'œuvre dans ces signifiants. Or c'est bien de chiffres qu'il s'agit, Jean-Claude Milner en a produit la magistrale démonstration<sup>3</sup>. De cette performance de déchiffreur, je ne retiendrai ici qu'un résultat. Elle établit que Lacan, avec « L'Étourdit », annonce délaïsser ses efforts de reconfigurer Freud façon « jardin à la française ».

On sait que j'avais dix ans pris soin de faire jardin à la française de ces voies à quoi Freud a su coller dans son dessin, le premier, quand pourtant de toujours ce qu'elles ont de tordu était repérable pour quiconque eût voulu en avoir le cœur net sur ce qui supplée au rapport sexuel<sup>4</sup>.

On lit, ici à nouveau, une autocritique. Durant dix ans, Lacan a tenté, à tort, de faire du droit avec ce qui, chez Freud, était du tordu<sup>5</sup>, et un tordu comme tel repérable. Toutefois, repérable par quelqu'un d'un peu spécial, quelqu'un qui s'interroge sur ce qui supplée au rapport sexuel. Maintenant qu'il est ce quelqu'un, Lacan prend acte du caractère tordu du « dessin » de Freud (voici encore un mot qui mériterait d'être relevé, et que je néglige : Freud aurait-il non pas écrit, mais dessiné ? Ou bien Lacan entend-il « dessin » au sens ancien de « dessein » ?). Il ne s'emploiera plus à redresser Freud, et l'on peut ici songer au « laissons ça de traviole », dit un peu plus tard à la télévision<sup>6</sup>.

C'est donc un double et simultané changement qui est annoncé : changent et vont changer son rapport à Freud et son propre style. Fin du jardin à la française, place est faite non pas au jardin anglais, ni japonais, moins

---

3. Jean-Claude Milner, « L'envers d'un post-scriptum », dans *Le Diable probablement*, n° 9, 2011, p. 79-84, repris dans *id.*, *La Puissance du détail. Phrases célèbres et fragments en philosophie*, Paris, Grasset, 2014, avec un titre modifié : « Lacan à l'envers d'un post-scriptum ».

4. Jacques Lacan, *Autres écrits*, Paris, Éd. du Seuil, 2001, p. 457.

5. Exactement l'inverse de leurs cigares respectifs.

6. J. Lacan, *Télévision*, Paris, Éd. du Seuil, 1973, p. 64. Danielle Arnoux, « Se tordre avec Lacan », *Champ psy*, n° 67, 2015, p. 71-92.



encore zen, mais, ainsi que me l'a soufflé George-Henri Melenotte, à la forêt vierge<sup>7</sup>. Un lieu touffu, fait plus d'ombre que de lumière. Ce changement de régime évoque celui où s'engagea James Joyce s'apprêtant à écrire *Finnegans Wake* (et l'attrait que Joyce allait bientôt exercer sur Lacan trouve peut-être là une de ses origines). Tandis que son entourage lui reprochait le choix de cette nouvelle voie, Joyce répondit :

Ils disent que [mon travail en cours] est obscur. Ils le comparent bien sûr à Ulysse. Mais l'action d'Ulysse se déroulait principalement de jour, et l'action de mon travail en cours se déroule de nuit. Il est donc naturel que les choses soient moins claires la nuit, non<sup>8</sup> ?

Ainsi ne me semble-t-il pas hors de propos de prêter à Lacan ce que Joyce écrivait à la même époque : « Le monde de la nuit ne peut être représenté dans un langage du jour<sup>9</sup>. »

Comment circule-t-on dans une forêt vierge sans même une machette pour tracer un chemin<sup>10</sup> ? On peut à peine dire que la parcourir une première fois fraye une voie, car bientôt la vie forestière si active, exubérante, envahissante reconquiert l'espace dégagé par le passage (à Angkor, à Palenque, elle a même failli recouvrir l'ensemble des édifices, y compris les plus monumentaux).

Diogène le Cynique démontrait le mouvement en marchant. Dans la forêt lacanienne, on ne peut marcher que difficilement, qu'avancer en frayant un chemin (« frayage », un mot très cher à Freud et à Lacan). Il reste que cette fragilité de quelque propos que ce soit tenu à partir de Lacan converge avec cet *a* qui, à chaque occasion, met toute sa malice à faire entendre son « c'est pas ça ».



Ce langage de la nuit, de quoi est-il composé ? Quand bien même le mathème y joue sa partie, en l'occasion décisive, on le verra, ce ne sera pourtant que localement. La problématique lacanienne du rapport sexuel n'est ni traitée ni traitable de part en part à l'aide du mathème ; elle l'est

---

7. Jean-Claude Milner préfère voir là une « forêt obscure » (*L'Universel en éclats. Court traité politique 3*, Lagrasse, Verdier, 2014, p. 20).

8. James Joyce, *Brouillons d'un baiser. Premiers pas vers Finnegans Wake*, réunis et présentés par Daniel Ferrer, trad. et préface par Marie Darrieussecq, Paris, Gallimard, 2014, p. 10.

9. *Ibid.*

10. La solution généralement trouvée consiste en un survol en hélicoptère. On prend quelques photos ici et là et, de retour chez soi, on réalise un collage. Ou bien, plus simple encore, on s'en tient au Lacan d'avant.

d'autant moins que ce rapport, pensé comme mathématique, est dit n'en être pas un.

Le concept, lui non plus, ne règle pas ce qui est avancé concernant le rapport sexuel. Le concept, qu'est-ce à dire ? Dès ses premiers séminaires, Lacan l'a pensé, avec Hegel, comme saisie. Après avoir pris la figure d'une main qui se referme, cette saisie fut ensuite vue comme un cercle qui enserme. Issues de la topologie, deux remarques viennent alors ébranler le concept : 1) il est sans prise sur le souple, ne pouvant s'approprier que du rigide (15 janvier 1974) ; 2) ce cercle envisagé comme coupe torique d'une surface topologique est lui-même dépendant de cette surface (20 janvier 1965). Tant et si bien que la grande et noble affaire du concept vire à la pantalonnade. Sur quoi donc la main se referme-t-elle ? Sur le phallus, qui pourtant s'y soustrait, un phallus « valant son absence ». Que le singe lui aussi se masturbe donne lieu pour finir à ce propos : « Dans le concept il y a toujours quelque chose de la singerie » (11 mars 1975).

Ni mathème ni concept ne règlent autrement que localement les propos tenus par Jacques Lacan à l'endroit du rapport sexuel. Quoi donc ? On vient de le lire, il s'agit de propos, de propositions. Ces propositions ne répondent pas à la définition logicienne selon laquelle il s'agit de contenus de pensée susceptibles d'être vrais ou faux, ou qui restent invariants une fois traduits. Elles ne peuvent être marquées du signe frégeén « il est vrai que » (lorsque l'on surprend Lacan user de cette expression, ce n'est pas Frege qui parle, mais un sophiste<sup>11</sup>) ; elles n'ont pas conquis le statut d'assertion – de ce que l'anglais dénomme « *statement* ». Tout énoncé, a-t-on fait observer, est porteur d'une question. S'agissant de Lacan, on ne saurait mieux dire.

En français, « proposition » offre un double sens qui, en l'occurrence, convient bien. Si Lacan a pu prononcer certaines phrases concernant le rapport sexuel, et si l'on peut recueillir ces phrases comme des jugements, voire des énoncés, ce ne fut jamais sans que ces phrases, ces jugements, ces énoncés aient été rendus indépendants d'un geste, le sien, celui de les mettre en avant, de les pro-poser (l'ex-poser, et sans doute Lacan le regretta-t-il, reste lié à ce qui aura été posé, condamné à ne pouvoir disparaître dans l'« ex »). De plus, on ne propose jamais qu'à quelqu'un ou à quelques-uns. Qu'est-ce à dire ? Qu'en dépit d'un horizon qui est

---

11. Barbara Cassin, *Jacques le Sophiste. Lacan, logos et psychanalyse*, Paris, Epel, 2012. En disant « il est vrai que », Lacan vise un certain effet sur son public, un effet... sophistique.

celui du concept et du mathème, les propositions de Lacan ne peuvent être disjointes du ou, plus justement, des contextes où elles furent avancées. Ses énoncés ne se prêtent pas à être isolés de leur énonciation. Il en va de même avec Freud, comme avec n'importe quel autre analyste. La raison en est le statut analytique du savoir. Différent en cela du discours scientifique, le discours analytique ne produit jamais qu'un savoir d'ordre conjectural, mal assis sur des bases elles-mêmes problématiques, fragiles. Ainsi voit-on les travaux relevant du champ freudien ne cesser de mentionner les noms propres des analystes ayant fait œuvre. S'en dispenser serait une erreur, mais aussi une tromperie donnant à penser que le savoir a acquis, dans l'analyse, un statut qui n'est pas le sien.

Cette façon, en quelque sorte minimaliste, d'aller chercher Lacan « à ras de parole » prête à conséquence, notamment sur ce que l'on entendra ici par « rapport ». Lacan, on peut l'attendre de lui, joue de l'équivoque. La coucherie se présente en premier, Lacan n'ignore pas que ses auditeurs ont cela en tête. Aussi précise-t-il de nombreuses fois que le sens du terme tel qu'il en use (ou, bien plutôt, qu'il convoque sans en user) est mathématique. Autant dire qu'il n'est de rapport qu'écrit, par exemple, sous la forme d'une application,  $a$  s'appliquant à  $b$  (17 février 1971), et un écrit soumis au régime binaire du vrai et du faux. On pourrait aussi convenir qu'il y a « rapport » lorsque, deux termes étant liés l'un à l'autre d'une façon réglée, un troisième s'ensuit. Il en va ainsi des opérations élémentaires de l'arithmétique : addition, soustraction, multiplication, division. Pour autant, l'ambiguïté ne disparaît pas complètement, on n'en veut pour preuve que la coucherie chrétienne focalisée sur la production d'un enfant. « Croissez et *multipliez-vous* », dit la Bible (Genèse, I, 28). Un pas de plus dans le sérieux, voici la folie de Marguerite Anzieu, qui pensait l'enfant comme preuve du rapport sexuel<sup>12</sup> (« On sait que tu as fauté », concluait à l'époque le populo croisant une femme enceinte). Ce *rapport* sexuel se présente différemment chez Lacan, toutefois point trop différemment, comme un rapport là aussi mathématique mais qui ne saurait s'écrire, qui n'est donc mathématique qu'imaginativement (on y viendra), qui, doit-on conclure, ne l'est pas.

---

12. J. Lacan, *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité*, suivi de *Premiers écrits sur la paranoïa*, Paris, Éd. du Seuil, 1975 ; Jean Allouch, *Marguerite ou l'aimée de Lacan*, postface de Didier Anzieu, 2<sup>e</sup> éd., Paris, Epel, 1990.

L'Autre lacanien est occupé, cela en deux sens : il est envahi, il s'occupe. Le terme d'« hétérosexualité » laisse accroire que ce qui occupe l'Autre, entre différentes choses, est le féminin. On ne versera pas de ce côté-là, car il est bien plutôt question, chez Lacan, d'un jeu à deux figures, celles de *la* femme et *des* femmes. Ce jeu vient en contrepoint d'une autre partie, où interviennent *la* femme et *une* femme. Barbara Cassin fait état de cette autre partie en commentant la célèbre phrase de Goethe ou, plus exactement, de Méphistophélès, « voir Hélène en toute femme », phrase reprise notamment par Nietzsche et Freud<sup>13</sup>. « La/une » inscrit une superposition : quand il y a « une », il y a « la », un au-delà ; « la/les » renvoie à une antinomie : quand il y a « une », il n'y a pas « la », pas d'au-delà<sup>14</sup> (ce qu'entérine le « les »).

Ainsi, le 8 mars 1972 (...ou pire), Lacan, ayant une nouvelle fois convoqué son Autre, s'étonne de ses propres propos : « Il est curieux qu'à poser cet Autre, ce que j'ai eu à avancer aujourd'hui ne concerne que la femme. Et c'est bien elle qui, de cette figure de l'Autre, nous donne l'illustration à notre portée. » La femme, en ce moment, illustre « la figure de l'Autre ». Un an après, le 13 mars 1973, il sera plus catégorique : « D'être dans le rapport sexuel, par rapport à ce qui peut se dire de l'inconscient, radicalement l'Autre, la femme est ce qui a rapport à cet Autre. » Dans le rapport sexuel, la femme est « radicalement l'Autre », ce que vient aussitôt quelque peu tempérer la remarque qu'elle « est ce qui a rapport à l'Autre »<sup>15</sup>. S'agit-il d'une correction ? d'une précision ? d'un flottement ? On se trouve dans une certaine incapacité à trancher, d'autant qu'il semble bien que jamais Lacan n'ait frontalement envisagé l'assignation de la/les femme(s) au lieu de l'Autre, comme si cette assignation allait de soi (c'est largement le cas, d'ailleurs, dans la culture occidentale, ainsi qu'en témoigne l'expression « l'autre sexe » pour désigner... quoi, au fait ?).

Concernant cette assignation de la/les femme(s) au lieu de l'Autre, on s'interroge : s'agit-il d'une localisation ? Ou bien « au lieu de » est-il à entendre au sens d'une substitution, la/les femme(s) chassant l'Autre en prenant sa place ? S'agit-il d'une occupation ? d'une incarnation ? On tentera d'explorer ce problème à l'aide d'un néologisme : « incarnation »

---

13. Barbara Cassin et Maurice Mathieu, *Voir Hélène en toute femme. D'Homère à Lacan*, Paris, Les Empêcheurs de penser en rond, 2000 ; B. Cassin, « Hélène », dans *L'Archipel des idées de Barbara Cassin*, Paris, Les Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2014.

14. J. Allouch, *Une femme sans au-delà. L'Ingérence divine III*, Paris, Epel, 2014.

15. D'autres propos de Lacan étaient ce point, que l'on pourra lire, ainsi que leur commentaire, dans J. Allouch, *L'Amour Lacan*, Paris, Epel, 2009, p. 313-314 et 337.